

En Suisse, au Théâtre Vidy-Lausanne, le festival Tempo forte connecte l'humain au vivant

Six spectacles, présentés lors de cette manifestation qui lance la saison printemps-été des rendez-vous festivaliers, ont mis en avant l'impératif d'une (re)connexion à la nature et aux autres espèces.

Par Joëlle Gayot (Lausanne [Suisse])
Publié aujourd'hui à 06h30 · Lecture 3 min.



« Meat Me in Paradise », de Massimo Furlan, en répétition au Théâtre Vidy-Lausanne, en Suisse, le 21 avril 2026. PIERRE NYDEGGER

C'est en Suisse, au Théâtre Vidy-Lausanne, que vient d'être lancée la saison printemps-été des festivals de spectacle vivant. Déclinée sur deux week-ends, la manifestation Tempo forte embrasse théâtre, danse, performance sans se gâcher dans un trop-plein de propositions. Six au total et, pour plusieurs d'entre elles, une préconisation impérieuse : la (re)connexion à la nature et aux espèces vivantes avec lesquelles l'humain cohabite est un impératif.

Ce postulat fédère des artistes qui combattent la dureté des temps actuels avec la vigueur d'un Thésée affrontant le Minotaure. Le détour mythologique ne doit ici rien au hasard : la création phare du festival, *Thésée, sa vie nouvelle*, d'après le roman de Camille de Toledo (Verdier, 2020), relie, quant à elle, un écrivain aux traumatismes passés de sa généalogie familiale. Magnifiquement joué par Valérie Dréville, que met en scène avec virtuosité Guy Cassiers, ce spectacle ira à Avignon en juillet.

Le besoin commun de reconnexion à l'autre et à soi-même agrège des formes hétéroclites plus ou moins convaincantes mais qui, toutes, bousculent le cadre des représentations. Qu'ils se tiennent en plein air (*Alouettes - Pièce de champ*), qu'ils relèguent l'acteur au second plan derrière la présence animale (*Le Cheval qui peint*) ou convoquent des experts venus de la société civile (*Meat Me in Paradise*), les gestes artistiques n'ont rien de révolutionnaire. En revanche, ils ont le mérite d'alerter sur la possibilité de voies de traverse. Le théâtre se cherche des pistes d'envol alternatives. Sans doute est-ce à la condition d'être plus que jamais du côté des marges et non des autoroutes qu'il parviendra à créer des brèches dans les consciences et à éveiller des citoyennetés militantes.

Invisibilisation du corps de l'acteur

Le fait est qu'assister, dans un champ et sous le soleil, à un exposé développé par deux comédiens et un agriculteur sur les bienfaits d'une agriculture bio, raisonnée et respectueuse n'est pas la même chose qu'entendre ce discours dans une salle fermée. En entraînant le spectateur en extérieur, Emilie Rousset et Caroline Barneaud suscitent un déplacement qui n'est pas juste géographique. Etayé par les travaux de spécialistes en environnement, éthologie, bioacoustique ou microbiologie, *Alouettes - Pièce de champ* veut articuler matière savante et incarnation théâtrale.

Face à un public équipé de casques, assis dans l'herbe verte, une actrice sonorisée déambule des lointains vers le proche en évoquant la biodiversité menacée tandis qu'un agriculteur, juché dans la cabine climatisée de son tracteur, explique son rapport à la terre. Le public observe et prend note. Si le contenu est toujours pertinent, sa restitution s'avère problématique. Difficile pour le théâtre de s'immiscer dans le processus itinérant et de s'y imposer avec évidence. L'entreprise d'Emilie Rousset et Caroline Barneaud demande à être affinée pour que ne se dissolve pas, dans la campagne, le corps des interprètes.

Cette presque disparition du corps de l'acteur au bénéfice de plaidoiries (environnementales, écologistes, sociologiques, etc.) est une constante du festival Tempo forte. L'invisibilisation de ce corps, qui confine à son sacrifice, serait-elle un mal pour un bien ? Le pas de côté à accomplir pour revivifier les capacités de réception du public ? Le succès de la manœuvre n'est pas intangible. Sur le plateau du collectif Old Masters, c'est un cheval, découpé en trois parties monumentales (tête, croupe, queue), chacune d'entre elles masquant la silhouette des trois comédiens, qui prend l'ascendant au cours d'un spectacle déroutant.

Le Cheval qui peint est une suite d'apparitions stylisées qui, sur fond d'orange, de jaune, de bleu, accouchent d'une animalité en carton dont la finalité échappe. Du poétique à l'énigmatique, ce rêve éveillé penche, en bout de course, vers une absurdité séduisante mais stérile. Si la divagation traversée n'est pas désagréable, ce que l'on retient du projet, après coup, relève du pas grand-chose.

Utopie et facéties

Tel n'est pas le cas de *Meat Me in Paradise*, la création de Massimo Furlan, artiste suisse frondeur qui, fidèle à son habitude, convie la parole des experts pour étoffer son propos. La philosophe Vinciane Despret et le médiéviste Pierre-Olivier Dittmar rejoignent le créateur sur un plateau où, vêtue de noire, Claire de Ribapierre porte le deuil de sa fonction de dramaturge et, au-delà, d'une raison en déficit d'imagination. Mutique de bout en bout, elle assiste à la tentative enfantine de Massimo Furlan de réenchanter le monde depuis ses origines. L'arche de Noé, Adam et Eve, le jardin d'Eden ou la Jérusalem céleste : les fondations de l'humanité sont ressuscitées avec légèreté sur le fil d'une représentation érudite.

Tandis qu'un chien sympathique dérive dans une barque de bois, Massimo Furlan engage la philosophe et le médiéviste à l'accompagner dans son utopie : donner corps à l'invisible pour qu'en surgisse un futur désirable. Enseignements de l'histoire par Pierre-Olivier Dittmar, leçons du règne animal par Vinciane Despret. L'ethnocentrisme en prend pour son grade et les neurones s'oxygènent lorsqu'on apprend que les singes ont sans doute accès à une vie spirituelle et que l'homme héberge, sous sa peau, des milliards d'organismes vivants.

Ce souffle d'air frais permet de passer outre aux facéties de Massimo Furlan. L'artiste en fait beaucoup. Mais c'est au prix d'une outrance potache que ce Thésée contemporain en découle avec la fatalité. Laquelle pourrait être l'un des noms que porterait un Minotaure d'aujourd'hui.